

## In Memoriam

### Françoise Jacquet-Ladrier (1936-2011)

Françoise Jacquet-Ladrier est née à Schaerbeek (Bruxelles) le 30 octobre 1936 dans la maison de ses parents, devant le parc Josaphat pour lequel elle a toujours affirmé une véritable passion : c'est à lui qu'elle a attribué son amour des arbres, de la nature, des oiseaux, de l'espace. La guerre s'est passée pour elle avec moins de dommages que de souvenirs, notamment ceux des expéditions de « ravitaillement » dans les Ardennes où elle accompagnait son père. Elle a suivi l'école primaire et les humanités gréco-latines chez des sœurs bretonnes ; ces religieuses à la retraite privilégiaient la culture et la langue française. Son père l'emmenait toute petite dans les musées ou les cathédrales, tandis que sa mère lui faisait découvrir la musique et sa marraine, le théâtre.

C'est tout naturellement que Françoise Ladrier s'est inscrite en Histoire aux Facultés Saint-Louis en 1954. En 1958, elle obtint sa licence en Philosophie et Lettres (groupe Histoire) à l'UCL avec un mémoire d'économie historique intitulé *Les prix et salaires à Namur au XVII<sup>e</sup> siècle* qui lui valut la plus grande distinction, ainsi qu'une distinction de première lauréate du Concours Universitaire. Elle a alors donné cours d'histoire et de latin à Champion, puis chez les Sœurs de Notre-Dame. Entre-temps, elle avait présenté et réussi le concours d'entrée aux Archives. Elle y est entrée en 1962 avec la mission d'organiser le nouveau dépôt d'archives de Saint-Hubert ; deux ans plus tard, elle était désignée définitivement aux Archives de l'État à Namur, poste qu'elle n'a plus quitté jusqu'à sa retraite en 2000. Des générations de chercheurs et d'étudiants se souviennent sa compétence et de sa bienveillante autorité.

Dans son métier d'archiviste, Françoise Ladrier a mené l'inventorisation de fonds d'archives conservés à Namur, archives de communes, archives remises par des châtelains, notamment les d'Andigné à Franc-Waret. Ces inventaires ont été publiés. Elle a établi un guide des archives d'Ancien Régime conservées à Namur, également publié. Elle a fait aussi des inspections d'archives dans plusieurs communes de la province et aidé ou conseillé nombre d'étudiants ou d'historiens dans leurs recherches.

Françoise Ladrier sera inséparable en notre mémoire du souvenir de son mari Philippe Jacquet, qui enseignait l'Histoire aux Facultés et est décédé en 2006. Françoise l'avait connu lors de leurs études ; elle regrettait de n'avoir pas pu avoir d'enfant. Ils étaient unis dans la vie, dans les voyages, dans le goût des belles choses,

mais aussi au titre de leurs nombreux travaux historiques, de sorte que le label « Françoise et Philippe Jacquet-Ladrier » est devenu une sorte d'appellation contrôlée, faite de rigueur scientifique, mais surtout d'élégance d'écriture et d'ouverture au grand public. Ils ont souvent travaillé en collaboration, notamment dans divers catalogues d'expositions, et ont publié ensemble les commentaires des planches consacrées au Namurois dans les « Albums de Croy » édités par le Crédit communal. Ce travail de longue haleine leur a valu le Prix Buzin-Art et Histoire de la Fondation Plisnier (1994). Tous deux ont été nommés « Namurois de l'Année » en 1999 pour leur travail historique sur Namur, pour la publication du Dictionnaire biographique namurois, et plus généralement pour leur souci éternel de mettre l'Histoire à portée de tous.

Dans son travail historique, Françoise Ladrier a toujours privilégié l'humain, plutôt que les événements. En ce XVIII<sup>e</sup> siècle qu'elle chérissait, elle s'intéressait aux enfants, aux femmes, aux paysans, aux soldats, au cadre de vie, jamais aux batailles ou aux faits politiques. Ses recherches lui ont donné le statut de véritable spécialiste de l'histoire économique et sociale de Namur aux Temps Modernes. Passion pour l'humain, goût du beau aussi, de l'art, des plus belles grâces de l'esprit humain. Elle avait fait sien le vers de John Keats qui dit qu'une belle chose est une joie éternelle. On sait qu'à la retraite de son mari, ils avaient nourri le projet de quitter Namur pour passer à Rome le reste de leur vie, projet abandonné, heureusement pour nous tous. À ses derniers jours, elle enrichissait encore ses lectures de la consultation d'ouvrages d'art, d'images dont elle s'imprégnait pour ajouter à l'histoire le souvenir de sa beauté.

Pionnière, voici un demi-siècle, en un monde scientifique surtout peuplé d'hommes, Françoise était une femme engagée ; elle a ainsi été successivement membre, secrétaire et vice-présidente du Soroptimist Club de Namur de 1967 à 2001. Pour le 40<sup>e</sup> anniversaire de ce club, elle a publié en 1992 « Destinées de Namuroises ». Elle tenait aussi beaucoup à la défense de la langue française, qu'elle maniait avec élégance et vie, et était fort attachée à ce titre au club Richelieu, dont elle a été membre active, à la suite de son mari. Elle était membre du Conseil d'Administration de Wallonia Nostra et jusqu'en 2006 de l'Association des Cercles francophones d'Archéologie et d'Histoire de Belgique.

Mais c'est surtout au sein de notre société qu'elle a donné la pleine mesure de son dévouement et de sa passion. Entrée en 1969 au Conseil d'Administration du « Guetteur Wallon », elle en est devenue vice-présidente, puis présidente à la mort de Jean Baudhuin, voici exactement 21 ans. Obstinée, rigoureuse, elle en a mené la

barque avec autorité. Elle a écrit et publié jusqu'en ses derniers mois, jusqu'au moment où ses doigts engourdis ne pouvaient plus tenir ni le stylo, ni la souris de l'ordinateur.

Nous avons tous été frappés par la sérénité et le courage de Françoise devant les progrès de la maladie. Toujours, elle prenait des nouvelles de chacun et de sa famille avant qu'on puisse lui demander des siennes, jamais elle ne laissait l'adversité prendre le dessus sur ses devoirs. Au dernier Conseil d'Administration, elle avait mis à l'ordre du jour la question de sa succession et nous étions gênés de l'entendre parler, à mots à peine couverts, du temps proche où elle ne serait plus là. Jusqu'à ses derniers jours, elle s'est inquiétée du contenu de la revue et du sort des documents sociaux qu'elle détenait.

Françoise a été inhumée à Jumet. Si elle avait pu, elle nous aurait précisé que Jumet, au Moyen Âge *Gimiacum*, était une dépendance de l'abbaye de Lobbes et qu'elle était divisée en quatre juridictions, principauté de Liège, comté du Hainaut, duché du Brabant, mais aussi, heureusement, comté de Namur. Car Françoise s'est intéressée à la mort en historienne. Dans notre revue, en 2002, elle a étudié nos traditions de rites funéraires et l'attitude des hommes de nos régions quant à leur fin dernière. En tête de sa monographie, d'un de ses textes qui comme toujours allaient au-delà de la rigueur de l'historien, elle citait ces vers d'un obscur poète français du début du XV<sup>e</sup> siècle, Philippe de Nesson :

*L'on t'enfroyra dans la terre  
Et couvrira d'une grant pierre  
Afin que jamais veu ne soyés.  
Qui te tinra lors compaignée ?*

Françoise commençait ensuite son texte en écrivant : « C'est cela le cimetière, un trou dans la terre, une lourde dalle de pierre qui le clôt et la solitude... » La solitude, heureusement, lui fut épargnée, et si sa fin fut sereine, ce fut aussi grâce aussi au soutien de ses proches et de ses amis, qui ont monté autour d'elle une garde de chaleureuse amitié.

« L'historien est un prophète qui regarde en arrière », disait Heinrich Heine. Connaître l'histoire, c'est découvrir ses racines, trouver les sources du présent ; de même trouverons-nous dans le souvenir de Françoise Ladrier l'énergie et l'envie de poursuivre le travail qu'elle a mené pendant vingt ans. C'est dans cet esprit que nous garderons la mémoire de son amitié et de son dévouement, comme elle a gardé celle des hommes et des femmes de notre ville.

Marc RONVAUX

